

À propos de *vous m'avez fait chercher*,
De Dominique Fourcade, Hadrien France-Lanord et Sophie Pailloux-Riggi

par Alexis Pelletier – *Poezibao* janvier 2022

En 1986, dans la collection « Textes », Claude Ollier publiait un de ses plus importants récits, *Une histoire illisible*. Le titre n'était pas une provocation – quoi qu'en ait pu penser une part de la critique – mais une manière de couronner un ouvrage qui, comme l'affirme le texte de la quatrième de couverture, rédigé par l'auteur, montre que « Tout projet biographique participe d'un leurre, toute ligne de vie d'un dessin truqué. » Ces lignes me sont revenues dès que j'ai ouvert *vous m'avez fait chercher*. Livre avec un titre sans majuscule, livre signé de trois noms, répartis sur deux lignes : Dominique Fourcade sur la première, Hadrien France-Lanord et Sophie Pailloux-Riggi sur la seconde.

La quatrième de couverture, en trois vers, dit de l'ouvrage « n'est qu'un / autoportrait / on s'y est mis à trois ». Le dessin truqué ne l'est donc pas totalement puisqu'il est dit d'emblée. Et il reviendra sans doute à la critique de mesurer un jour les interventions de ces trois auteurs dans ce livre (ce recueil ?) qui place l'image au centre du texte et les poèmes au centre des images – un peu comme dans *Jazz* de Matisse, il était, selon les propos mêmes du peintre, question d'un rapport décoratif (au sens le plus fort de l'épithète) entre les images et les textes. (Et *vous m'avez fait chercher* reproduit aussi la couverture de la première édition des *Écrits et propos sur l'art de Matisse*, que Fourcade établit en 1972).

Il n'y a pas, bien sûr, d'illustrations à proprement parler mais un chemin, qui sans souci de la chronologie, permet de voir aussi bien les *Dames de Hohle Fels* ou de *Lespugue* que des reproductions d'œuvres de Bellini, Titien, Poussin, Corot, Manet, Cézanne, Matisse, Hantäi, des photos de Louis Jovet, Lauren Bacall, Jean-Paul Belmondo et Liliane David (dans *À bout de souffle*), des images où Stravinsky rencontre Balanchine, où Dominique Mercy danse pour Pina Bausch, où la musique de Steve Reich rencontre la chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaeker, sans oublier une photo de René Char ou de Merce Cunningham, la première page de la *Grande Fugue* de Beethoven, une pochette d'un disque de Bashung, des extraits de textes (Bossuet, Racine, Proust, Rilke, William Carlos Williams, Schuyler, Emily Dickinson, Susan Howe, Anne Portugal) ou encore des photos de musiciens ou de programmes de concert (de Stockhausen à Thelonious Monk) et bien sûr des couvertures de livres de Fourcade, un montage de ses titres chez P.O.L et une photo avec Paul Otchakovsky-Laurens en 2008. Évidemment la liste est loin d'être complète et elle est injuste pour celles et ceux que je ne nomme pas. Je m'en excuse auprès d'eux.

Ce livre d'images paraît obéir à un projet qui a disparu au fil de sa composition. Ce devait être l'idée de faire voir l'œuvre de Dominique Fourcade et le résultat – sans musique – est une sorte d'exposition et d'improvisation autour de cette œuvre qui suscite une série de déflagrations poétiques, par des rapprochements inattendus et par le creusement incessant de la gravité de notre époque.

La notion d'exposition signifie d'emblée une composition poétique. L'humour peut percer avec la carte du Racing de Fourcade en 1948 ou sa photo jouant au football en 2018 : c'est une manière d'ouvrir et de fermer le livre qui institue tout de suite une distance avec la dimension (auto)biographique et aussi avec la gravité de cette traversée du XXe siècle à nos jours.

Mais l'exposition – et Fourcade a toujours considéré les expositions dont il était commissaire comme des poèmes – permet avant tout de faire naître de nouveaux poèmes qui sont constitués par ces rencontres et qui n'étaient jamais entrés dans les livres précédents de l'auteur. C'est exactement là que se joue la co-signature de ce livre.

Ainsi, la juxtaposition sur deux pages entre une sculpture de David Smith (*Hudson River Landscape*) et le poème *Strange Fruit* que chanta Billie Holiday, éveille toute la marque des États-Unis d'Amérique dans la construction de la modernité et des révoltes qui n'en finissent pas contre toutes les formes de la violence. Et pareillement, la double page – qui associe à droite les quatre couvertures originales de *Se questo è un uomo* de Primo Levi, de *L'espèce humaine* d'Antelme, d'*Aucun de nous n'en reviendra* de Delbo et de *Sorstalanság (Être sans destin)* de Kertész à une seule phrase de Delbo : « Essayez de regarder. Essayez pour voir. » – précipite à la manière d'un poème le tragique et la parole essentiellement écrite qui témoigne au présent des atrocités nazies. Cette double page nous avertit de notre présent et de la nécessité de faire face. Simultanément, elle condense la force de la parole... et devient un poème.

Ces rapprochements sont donc des poèmes. Et ils donnent d'ailleurs naissance à une écriture nouvelle pour Fourcade, celle des légendes de ces poèmes d'images. Un exemple peut faire comprendre ce dont il s'agit. Une double page fait voir à droite *le Platane* de Matisse à la villa Tériade, la légende à gauche situe ce *Platane-Tériade*, en rappelle la découverte avec Dominique Bozo et Isabelle Monod-Fontaine et en tire une énergie qui rejaillit sur la manière de voir l'œuvre : « Une dilatation à l'infini, une période qui n'a plus rien à voir avec la métrique, l'étai de l'existence se desserre, la distinction entre la vie et la mort n'a plus de sens, j'ai un appétit inextinguible pour de tels moments. Seul l'art me les procure. » Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on est loin d'un simple cartel. La légende profite de l'image, elle en tire son énergie et donne à son tour une nouvelle énergie pour voir l'image. C'est une déflagration du sens et des sens. Jamais Fourcade n'avait écrit de tels poèmes, sauf peut-être mais de façon moins personnelle dans les ponctuations des expositions consacrées à Matisse ou à Hantaï... Mais il ne m'en reste que le souvenir... et les catalogues.

Le travail des trois auteurs a donc transformé le livre et a suscité les poèmes qui traversent l'ouvrage.

Il y a tout un poème en italiques qui lance le livre (même si celui-ci s'ouvre par le titre, un « préambule libellule », deux épigraphes de Zukofsky et Godard, une photo de clématites). Le sentiment d'un poème autobiographique paraît se dessiner avec la référence à l'enfance.

*le bain dans l'océan est le seul moment où je revis intacte imparable une
sensation d'enfance
depuis
il ne s'est rien passé que le tonnerre du vide
au point que seule sur l'immense plage l'enfance tient tête à l'océan
l'enfance qui me tient tête
magdaléniennement*

Mais l'écriture échappe tout de suite à cette dimension. Il y a quelque chose qui dans ce poème se confronte aux images pour en dire peut-être ce qu'elles donnent à l'écriture. C'est-à-dire, également, quelque chose qui permet à Fourcade de situer son écriture, de montrer qu'elle porte au présent ce qui est l'enfance depuis tous les émerveillements du passé. Un poème en somme qui prolonge l'écriture de *magdaléniennement*, dans ce qui me paraît être son lyrisme, c'est-à-dire un chant qui, jusque dans la mort s'ouvre à la langue pour y faire entrer la multiplicité du réel par les mots, voire par les sons.

C'est ce lyrisme qui fait du poème une déclaration d'amour – *mon amour / je te remercie / de m'avoir fait une place dans les bagnes de la mer* – en même temps qu'il lui permet de passer sous les images du livre et d'y affronter l'époque, ses défis, une manière de dire le féminin, le sexe, la révolte.

Et aussi, presque, de commenter l'ouvrage au fur et à mesure de son improvisation

*les mots vous m'avez fait chercher doivent être compris de plusieurs façons
bien sûr en même temps sans recul
comme une interpellation avec réponse-provocation style quand on
m'cherche on m'trouve, attention justement moi quand on me cherche on me
trouve pas, je ne puis être là que quand on cesse de forcer ma présence dit
l'image
et aussi comme une question, me voici que me voulez-vous, et qui êtes-vous
pour vous permettre de me faire chercher et comment savez-vous qui je suis
moi qui en ignore tout parce qu'une image ne sait rien d'elle
et la réponse sonne comme un aveu, je vous ai fait chercher parce que je ne
peux me passer de vous
mais surtout il faut se garder de dire je*

Le poème en italiques traverse donc le livre et s'inachève – si l'on peut dire – par l'ouverture suivante

*à l'occasion de chaque poème
un poète (auteur, lecteur, quelle affaire)
fait son entrée au bal des débutantes et y risque sa première valse nul
n'échappe à cette romance
regardez comme il suffit de deux mots
à Rilke
pour enlacer le vide*

*enlace le vide
et un autre
et un autre encore
voyez comme il change de partenaire*

Ainsi, le livre, parti à la recherche du poète, le trouve autrement, avec les autres, avec la figure de l'autre et celle du changement incessant. Et le poème en italique, sans majuscule à l'initiale, sans point final, sans pagination et donc sans commencement ni fin, de plonger dans les images, sous les images, d'en ressortir, d'en émerger et de se lire comme une sorte de présent continué.

Ce présent continué encadre également, dans l'ouvrage, un autre poème qui répond au titre « Cantate pour François et pour Gérard ». Il s'agit, plus encore de confronter l'écriture aux autres écritures et, avec elles, de dire l'époque, de dire le tragique du XXe siècle et comme celui-ci se poursuit, il s'agit aussi – dans la lignée de *Magdaléniennement* – de dire à quel point les œuvres rassemblées, les textes d'un passé qui remonte à plus de 350 000 ans, sont contemporains, sont l'actualité de celui que l'ouvrage « fait chercher ».

La construction de ce livre, et particulièrement celle de cette « cantate¹ », improvisée dans l'écriture du livre, a donc finalement quelque chose d'une composition musicale. Et si *vous m'avez fait chercher* peut se lire comme un livre toujours décentré, voire qui décentre celles et ceux qui le lisent, la « cantate » fonctionne un peu comme le centre du livre. Et, en elle, tout ce qui tourne autour du *Docteur Jivago*, avec la couverture en percaline de la première édition russe, la reproduction de la page-titre et la photo du papier kraft qui enveloppait l'édition clandestine distribuée par la CIA, constitue, à mon avis, le cœur absolu du livre. Fourcade y salue le roman d'une manière neuve, dans une sorte de déflagration qui confine au cri donc au chant.

¹¹ « François et Gérard » sont François Fédier et Gérard Masson. Ce sont deux amis – pour la vie – de Dominique Fourcade. Le premier est mort le 28 avril dernier. Le deuxième vient de mourir le 23 décembre. Il y a toute une poétique de l'amitié en même qu'une poétique du deuil qui associe l'intime aux mouvements de l'époque chez Fourcade et qui demande ici un silence musical d'émotion.

« *Jivago, À la recherche du temps perdu, Der Mann ohne Eigenschaften* font partie de ces récapitulations enfantines risquées par des génies, angoissantes du commencement à la fin pour ceux qui les ont osées comme ceux qui ont l'audace de les lire sans retour. pour les écrire, il a fallu faire fi des adultes, opérer contre leurs critères en les laissant dans l'ignorance sinon ils auraient tout piétiné. à la fois je m'éperonne et je supplie que tu ne recules pas devant moi terre inconnue langue inconnue nouveau phrasé »

Serait-il possible d'y lire un art poétique pour notre présent bien présent ?

Dominique Fourcade, Hadrien France-Lanord, Sophie Pailloux-Riggi, *vous m'avez fait chercher*, (non paginé, sauf la table, 272 pages au total) P.O.L, 2021, 34,90€